

Alain ROELS

Un cimetière
à Marrakech

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Alain Roëls, 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

1

Le soleil de ce début de mois de mai est déjà plombant. Une brume de chaleur cache les montagnes de l'Atlas encore enneigées. Quinze jours plus tôt, on pouvait presque les toucher de la main. Un chat s'est réfugié sur le toit d'une voiture garée sous un arbre. Allongé autant que ses quatre pattes le lui permettent, il m'ignore superbement. Il dort. Le thermomètre *La Vache qui rit* accroché au

mur d'une maison indique 35°. Peut-être exagère-t-il un peu...

- Excusez-moi, Monsieur, vous n'auriez pas une cigarette s'il vous plaît ?

À Marrakech, une telle demande ne surprend jamais mais celle-ci m'a tiré de ma torpeur. Même le matou a levé la tête. À chaque coin de rue, un mendiant tend la main pour avoir un dirham, un autre une cigarette ou du feu pour l'allumer s'il a déjà réussi à en taper une. Mais tous sont Marocains ou, depuis quelque temps, Syriens. Pour être exact, ce sont souvent des Marocains qui ont passé des journées entières devant les chaînes de télévisions syriennes. Ils se sont approprié les intonations de l'arabe parlé à Damas et ils profitent de cette misère pour essayer d'atténuer un peu la leur. Personne n'est dupe

et très peu ont suivi les conseils des gauchistes du royaume chérifien qui, dans les années quatre-vingts, avaient pour slogan : *"à chaque fois que tu donnes un dirham, tu fais reculer la révolution de dix ans"* ; si le passant sollicité est de bonne humeur, s'il ne s'est pas engueulé avec sa femme le matin, s'il n'est pas en retard pour le boulot, il donne une pièce. Sur un trajet habituel, chacun a "ses" pauvres. Le vieux monsieur en djellaba marron assis au coin de la rue, les yeux jetant un regard tendre et rieur sur les passants, surtout si ce sont des touristes ; la femme plutôt jeune posée à même le trottoir avec son enfant accroché dans le dos par un foulard noué sur la poitrine ; le cul-de-jatte dont on ne sait si le handicap est la conséquence d'un accident ou du diabète, deux des fléaux de ce

pays, gros consommateur de sucre et peu prudent sur la route. Ceux-là, on les connaît, ils sont toujours installés au même endroit, ils nous connaissent aussi, ils savent combien on va leur donner et quel jour on va le faire. Ils peuvent ainsi établir un budget prévisionnel, souvent mis à mal par la conjoncture...

Mais cette femme qui réclame une cigarette n'est pas marocaine. C'est une Française, d'une soixantaine d'années ou un peu moins, vêtue d'une robe grise élimée, un gilet posé sur les épaules, avec aux pieds des chaussures en cuir usées. Le gilet est le signe qu'elle vit ici depuis longtemps, un touriste peu habitué à cette chaleur se promènerait en t-shirt... Ses cheveux poivre-et-sel coupés courts ne semblent pas l'avoir été par un coiffeur professionnel. Trop d'épis et de mèches

irrégulières. Si sa tenue est négligée, elle n'est pas sale et, malgré la chaleur de cette fin de printemps, aucune odeur de sueur. Il est très rare que des mendiants, dans les rues de Marrakech, sentent mauvais. Malgré les conditions effroyables dans lesquelles ils passent leurs nuits et leurs journées, sans abri et, donc, sans aucune des commodités minimales permettant de maintenir une hygiène convenable, la plupart d'entre eux trouvent le moyen de faire leur toilette, comme l'impose le *Coran*. Je ne sais s'ils pratiquent leurs cinq ablutions quotidiennes, en tout cas ils mendient uniquement après un petit débarbouillage. Où ? Je l'ignore car il existe très peu de points d'eau librement accessibles, sauf quelques fontaines près de certaines mosquées. Les plus jolies n'ont pas

été entretenues, on en voit encore des traces, malheureusement elles ne sont plus fonctionnelles. À moins qu'ils n'utilisent tout simplement les salles d'ablution à l'entrée de ces lieux de prière.

Cette femme semble respecter les règles locales, peut-être a-t-elle tout de même quelque part un appartement où prendre soin d'elle un minimum. Contrairement à ses amis de la rue confrontés à des refus réguliers, elle n'exprime aucune agressivité, les mots qu'elle vient d'utiliser pour obtenir cette cigarette ont été prononcés avec douceur. Elle est troublante, elle est pauvre et en même temps sa façon de s'exprimer laisse penser qu'il n'en a pas toujours été ainsi.

Je lui tends mon paquet de *Marlboro light*, elle le prend, en sort une cigarette et me le rend.

- Gardez-le, c'est pour vous...
- Non, vous êtes très gentil, une seule me suffit.

Depuis trois ans que je vis ici, à mi-temps entre la France et le Maroc, je ne connais pas un seul mendiant qui aurait refusé le reste du paquet.

Prenant à droite en quittant la Cité Fouque, cette femme que je n'ai encore jamais vue dans le quartier commence vraiment à m'intriguer. La petite rue est propice à la réflexion, c'est ma préférée dans la cité ocre. Longue d'une centaine de mètres, elle reste le dernier endroit au Guéliz à avoir échappé aux promoteurs immobiliers qui ont, lentement et

sûrement, défiguré la ville. Bordée de chaque côté par des maisonnettes en terre, plant e de mûriers blancs, ces arbres dans lesquels étaient élevés les vers à soie, c'est un havre de paix au milieu de la jungle marrakchie. Même les chats y ont trouvé une forme de sérénité en s'étalant sur les toits ou les capots des quelques voitures gar es là, eux dont la vie au Maroc dépend de la réaction du gamin qu'ils croisent, qui reçoivent des pierres, des coups de pied ou plus rarement une caresse, paraissent ici rassurés.

Sous le Protectorat, la Cité Fouque faisait partie du quartier espagnol. L'association entre deux peuples du sud de la Méditerranée n'est sans doute pas étrangère à cette ambiance si particulière, cette espèce de tranquillité immuable. Pendant les chaleurs

éprouvantes de l'été qui peuvent faire grimper le mercure au-dessus de 50°, le promeneur y trouve sa part d'ombre apaisante. En tentant de regarder à travers les fenêtres protégées par des grilles en fer forgé travaillé par des artisans locaux, je me dis que le calme a de bonnes chances de perdurer. Je viens en effet d'apprendre - est-ce la vérité ? - que toutes les maisons sont louées avec un bail emphytéotique, les expulsions sont exclues.

Si ma tapeuse de cigarette habite quelque part, c'est peut-être ici, où les loyers sont peu élevés. Pourtant, si elle vivait dans cette ruelle, j'aurais dû la remarquer avant, j'y passe si souvent...

Je m'appelle Jules Renard. Je suis journaliste. Pas évident de porter ce prénom. Pourtant, quand mes parents me l'ont attribué, ils

trouvaient juste que c'était joli, accolé à ce nom de Renard. Ils ignoraient tout de l'auteur de *Poil de Carotte*. Moi, je l'ai su très vite qui était Jules Renard. A cause des surnoms qui m'ont rapidement collé à la peau... C'est mon instituteur de cours préparatoire qui, le premier, s'est mis à m'appeler Poil de Carotte. Pas très intelligent ; ça m'a cependant poussé à lire ce livre. Plus tard, j'ai découvert avec bonheur le *Journal* de Jules Renard. C'est sans doute ce qui m'a conduit, inconsciemment, à vouloir travailler dans un journal, pour qu'on puisse dire : « *Voilà, ici c'est le journal de Jules Renard...* » en passant devant le *Quotidien*, le dernier journal indépendant dans lequel j'ai travaillé pendant plus de vingt ans. Aujourd'hui, en pré-retraite, je navigue entre Autun et Marrakech.

À chaque fois qu'il trouve quelque chose susceptible de m'intéresser il me passe un coup de fil.

- Je crois que ça va te plaire, c'était dans une malle, bien coincée dans la sous-pente d'un grenier.

Barbiche, c'est mon brocanteur préféré. Installé depuis des décennies à Autun, il tire son surnom de sa petite coquetterie capillaire typique de la III^e République dont il est un nostalgique. Ce jour-là, il est couvert de poussière, comme souvent lorsqu'il vient de débarrasser une maison, une toile d'araignée est encore accrochée à son chapeau de feutre qui ne le quitte jamais.

- J'ai l'impression que pas mal de ces documents concernent le Maroc.

Il me montre un énorme carton à bananes, rempli à ras bord de papiers de toutes sortes : d'un simple coup d'œil, je remarque des factures, des lettres, des cahiers d'écolier, quelques photos aussi. Bien avant que je ne parte au Maroc, je lui avais demandé de me mettre de côté tout ce qu'il pourrait trouver sur ce pays. Grâce à lui, j'ai déjà amassé cartes postales, photos anciennes, affiches sur Tanger, Marrakech, Fès...

Barbiche, il n'a pas de boutique, ça ne l'empêche pas d'avoir des clients, suscitant la jalousie de ceux qui ont les premières mais pas les seconds. Il fait ce boulot depuis une trentaine d'années et sur son calepin (il ignore ce qu'est un ordinateur) des dizaines de noms

sont inscrits avec, en face, le type d'objets qu'ils recherchent. Celui-ci, c'est de la dentelle, cet autre, des véhicules miniatures anciens, celui-là, des bibelots en porcelaine ou encore des documents sur le cirque. Son travail, c'est d'abord de chercher des maisons, par connaissance ou par l'intermédiaire de notaires, là où les propriétaires sont décédés et dont le contenu n'intéresse absolument pas les héritiers. Il va les visiter, et comme il a tellement l'habitude, il sait en quelques minutes ce qu'il va pouvoir en tirer. Il fait alors une proposition d'achat en s'engageant, sous un délai convenu avec le vendeur, à vider entièrement la maison. C'est un boulot de malade ! Je l'ai accompagné quelques fois et je l'ai vu sortir des centaines de sacs poubelles de saloperies ou de bricoles sans

valeur. Mais, généralement, il trouve quelques pièces intéressantes, parfois une pépite qu'il vendra assez cher à un client. Après être passé à la déchetterie du coin pour balancer ce qui ne vaut rien, il rapporte chez lui ses trouvailles qu'il entasse, par catégories, dans l'immense couloir qui conduit à son appartement. Il appelle les habitués, comme il vient de le faire avec moi, et il leur raconte ses découvertes. C'est un conteur né et son récit est une vraie plus-value, à la manière des bonimenteurs sur les foires.

Et précisément, ce qu'il me propose aujourd'hui, je sens que ça va être passionnant. Je vais avoir du boulot de classement, mais je suis déjà sûr d'y trouver mon bonheur. Ça ressemble beaucoup à des archives familiales amassées sur au moins une

génération, voire plusieurs, les deux ou trois photos que j'aperçois au-dessus de la pile montrent la Tour Eiffel en construction. S'il m'a dit que la majorité des documents concernaient le Maroc, j'imagine qu'ils sont un peu plus bas dans la pile et j'ai hâte d'emporter tout cela chez moi pour recenser ce trésor pièce par pièce.

Je suis convaincu de l'intérêt de cette trouvaille, c'est pourtant plus fort que lui, il ne peut s'empêcher de m'expliquer dans quelles conditions il a mis la main sur ce lot inhabituel dans la région. Comme s'il fallait que j'en aie vraiment pour mon argent...

- J'ai d'abord bien regardé ce qu'il y avait dans les meubles. C'était une bâtisse inoccupée depuis pas mal de temps, il y avait toutefois de jolies

choses. On avait l'impression que ça avait été posé là depuis belle lurette et que rien n'avait bougé. Dans le grenier, en revanche, il n'y avait presque rien, ce qui est assez rare. C'est dans cette pièce que les gens entassent généralement des objets dont ils se sont lassés et, quand on les retrouve plusieurs décennies après, certains d'entre eux ont pris de la valeur. Ici, rien... Quand je dis qu'il n'y avait rien, ce n'est pas tout à fait vrai, je n'avais pas vu tout de suite la malle à moitié cachée sous le toit, à un endroit absolument pas éclairé. Une vieille malle de voyage en bois avec les attaches en cuir. Elle était fermée, recouverte de trois centimètres de

poussière, et quand je l'ai tirée, déjà elle était lourde mais en plus j'ai respiré tellement de poussière que j'ai dû sortir pour reprendre mon souffle.

J'imaginai très bien la scène, j'en avais vécu de semblables lors de mes expéditions avec lui. Et sans qu'il n'ait besoin de me le préciser, je voyais le sourire qui avait certainement animé son visage après l'avoir ouverte. Barbiche, c'est quand il tombe sur ce genre de trouvailles qu'il jubile... Une fois le plaisir partagé avec ses acheteurs, il oublie tout et il attend les prochaines explorations.

Le carton que j'emporte ce jour-là pèse au moins trente kilos. Je suis pressé d'arriver pour en faire un inventaire précis. C'est très excitant ce moment où l'on acquiert une telle masse de documents dont on ne sait pas

encore ce qu'on va pouvoir en tirer. Posés sur le siège passager, je ne peux m'empêcher, tout en roulant, de sortir quelques-uns des documents qui sont au sommet de la pile. Pas très prudent, mais c'est comme ça à chaque fois. Impossible d'attendre d'être arrivé... Les photos, je les avais déjà aperçues, pas cette lettre datée du 14 juillet 1885, pas encore. *"Mon cher papa, je suis désolée de te répondre aussi tard ; tu sais, ici, ce n'est pas comme à Anost, on court tout le temps..."* Le feu vient de passer au vert, finie la lecture, mais cette référence à Anost me plaît !

3

C'est étrange cette manie que j'ai de prendre des habitudes aussi rapidement. Quel que soit l'endroit où je m'installe, je tombe très vite

dans une forme de routine. J'essaie de m'en échapper, pourtant il reste toujours ces gestes répétitifs, ces formes de réflexes grégaires qui me ramènent irrémédiablement vers des lieux que j'ai, pour diverses raisons, privilégiés. Cette détestable habitude, chaque matin, me conduit à aller boire un expresso au *Café de la Poste*, l'un de ces établissements de Marrakech où l'on prend plaisir à se poser, en terrasse ou dans l'une des salles climatisées, particulièrement celle du deuxième étage avec ses fauteuils en cuir conçue dans un esprit colonial. De nombreux Français s'y donnent rendez-vous. Pas tous fréquentables... Quelques-uns ont eux aussi, à l'image de la salle du deuxième étage, conservé l'esprit colonial... Je me suis toujours demandé pourquoi, exprimant ouvertement leur

racisme ou leur mépris des Marocains, ils ont décidé de s'installer dans ce pays. Qu'ils n'aiment pas les étrangers "chez eux" et qu'ils le disent, je peux le comprendre, mais ici... Ce n'est pas pour gagner leur vie qu'ils se sont senti obligés de quitter la France, uniquement par plaisir. Ou pour s'arranger avec le fisc... Contrairement aux Marocains de France, que l'on appelle des immigrés, les Français du Maroc, eux, sont des expatriés. Pour beaucoup, et pour faire vite, le Maroc serait le paradis s'il n'y avait pas de Marocains.

J'en croise souvent un le matin, il n'est pas foncièrement méchant ; si on n'évoque ni le Maroc ni l'islam, c'est même un type charmant. Ça fait au moins vingt ans qu'il a posé ses valises à Marrakech, il a travaillé dans l'immobilier et maintenant il est en

retraite. Il connaît un nombre de gens incroyable, il sait tout de leurs habitudes, leurs turpitudes, leurs liens avec tel ou tel. Ce n'était pas son métier dans l'immobilier, cependant il aurait fait un excellent concierge. Il est sec comme un coup de trique, pas un gramme de graisse n'a résisté au soleil marocain.

Pour moi, ce matin-là, ça tombe plutôt bien qu'il soit là. Connaît-il cette Française qui fait la manche ?

– Bien sûr que je l'ai déjà vue, m'assure-t-il.

Ça s'arrête là, il n'en sait rien d'autre. Sur n'importe quel flic marocain, il est capable de me dire si c'est un habitué du bakchich, s'il couche avec la femme du commissaire ou d'un de ses collègues. Sur le Français qui

vient d'entrer au bistrot, il sait à peu près tout de sa vie : de quelle région il est originaire, ce qu'il faisait, pourquoi il est parti, ce qu'il fait à Marrakech, quels sont ses amis, s'il a des tendances pédophiles... Pour cette femme, rien !

S'il m'avait dit ne l'avoir jamais croisée, j'aurais pu imaginer qu'elle venait d'arriver, qu'elle n'avait pas vraiment une histoire ici. Mais non, il est même très précis sur au moins un point : il se souvient du jour exact où il l'a aperçue la première fois : c'était pour son anniversaire il y a un peu moins d'un an. Il sortait d'un restaurant avec une bande de copains, ils avaient fêté ses cinquante-huit ans, et à la sortie ils sont tombés sur elle qui leur a demandé un peu d'argent.

Lui aussi avait été surpris qu'une Française fasse la manche, même s'il ne s'en était pas inquiété plus que ça. Pas trop le genre à se préoccuper du malheur des autres... Il m'assure l'avoir revue à plusieurs reprises, elle ne mendiait pas systématiquement.

En revanche, à chaque fois, c'était au Guéliz, et pas très loin de la Cité Fouque.

Il était l'un des seuls, parmi les Français que je côtoie, à pouvoir m'apporter un renseignement et du coup le mystère demeure entier. Je ne doute pas que d'autres personnes la connaissent et qu'elles pourraient m'éclairer, mais qui ? Je pourrais bien évidemment abandonner ce qui ressemble de plus en plus à une enquête, attendre de retomber sur elle par hasard et tenter d'engager la conversation ; mon vieux fond de

curiosité ne peut se résoudre à envisager cette hypothèse.

Même si j'ai abandonné le métier, j'ai conservé ce que beaucoup considèrent comme un travers : toujours chercher à savoir, à comprendre, et pour cela, fouiller... Je sais que ça en énerve plus d'un, je n'y peux rien.

En reprenant le boulevard Hassan-II, je décide de m'arrêter chez mon ami psychiatre. C'est un bibliophile hors pair et c'est notre amour commun des livres qui nous a rapprochés. Il m'a tout de suite plu le jour où il m'a raconté cette histoire :

- Si je vais au Paradis, en arrivant je vais demander à Dieu : est-ce que vous avez une bibliothèque ici ?

La blague en elle-même n'a pas vraiment de sens, sauf si l'on connaît son amour immodéré

des bouquins. Au-delà de ça, c'était la première fois que j'entendais un Marocain (et donc un musulman) faire une blague sur la religion, certes tout à fait gentille mais totalement inhabituelle. Trois domaines sont en effet intouchables au Maroc : l'islam, le roi et le Sahara occidental. Pour être exact, on peut tout à fait les évoquer, et même en débattre. Uniquement lorsqu'on a établi de vrais liens de confiance avec son interlocuteur. Il est assez risqué, voire dangereux, d'aborder ces sujets avec des inconnus.

Avec ce psychiatre, en revanche, la discussion est maintenant totalement libre. Alors qu'un film sur la prostitution à Marrakech faisait grand bruit, que des Marocains traitaient l'actrice de pute, n'arrivant pas à faire la